

## rôle à jouer »

« Les livres peuvent encore changer le monde, c'est ma conviction »

BERNARD YSLAIRE



## le lauréat 2016

### L'effet du Rossel



Hubert Antoine au « Soir » en décembre 2016.

© HATIM KAGHAT

J'habite au Mexique, face à l'immense volcan de Tequila, au cœur d'un bois de chênes blancs et de pins à cinq épines. Dans cet horizon que prolonge l'aile d'un vautour, il fait beau neuf mois par an, grossesse du bonheur.

La Belgique est à 9.700 km. Du royaume natal, j'aperçois parfois un bout de journal. Souvent je ne comprends rien de ce que j'y lis. Je ne connais pas le nom de trois ministres et suis incapable de citer les partis au gouvernement. Mon patriotisme ne va pas beaucoup plus loin que les stéréotypes associés au drapeau ou à mon sang : la famille, les amis, les symboles qui définissent maladroitement ce pays comme « surréaliste » (Breton, lui, attribuaient ce qualificatif au... Mexique).

Mais je reste attentif à notre littérature. Je suis de ceux qui croient qu'il y a un ton belge dans la littérature en langue française. Son accent lui donne une saveur particulière. Un accent, c'est comme un fromage, plus il est prononcé, meilleur il est. Exilé depuis plus de vingt ans, je n'étais pas certain d'appartenir à cette littérature francophone de Belgique. Je n'écris pas en fonc-

tion de m'inclure à un quelconque territoire et en même temps il m'est impossible de renier ce bagage somme toute luxueux.

Et voilà qu'à cinq heures du matin, ce 1<sup>er</sup> décembre 2016, la sonnerie du téléphone déclenche une des journées les plus agitées de ma vie (d'habitude assez contemplative). Un jury d'écrivains vient de décerner le prix Rossel à mon roman *Danse de la vie brève*. Tonnerre ! Et moi qui ne connais personne.

Passé la joie et les nombreuses preuves d'amitié que ce genre de nouvelle provoque, qu'est-ce que cela a changé dans ma vie ?

#### Confiance

Recevoir ce prix littéraire m'a donné confiance. Confiance en ce que j'écris, en mes choix. Le retour des lecteurs, l'acceptation de ses pairs, la visibilité dans les librairies et les bibliothèques, c'est le baptême qu'un auteur, toujours en proie au doute, espère. Se sentir inclus dans le catalogue m'a permis d'arrêter de me fouetter. Ce que j'ai pondu, cette fois, a valu la peine. Maintenant je suis libre de penser à autre chose.

Que l'on ne se méprenne

pas. Je n'ai pas attendu de recevoir ce prix pour me sentir poète, pour vouloir être écrivain. « *Tout tient beaucoup du hasard et du miracle dans nos métiers* » m'écrivit, il y a peu, Geneviève Damas. J'en ai bien conscience. Et je partage aussi l'opinion de Claire Huynen quand elle soutient : « *Ecrire n'est pas une position, un statut. C'est un moment, peut-être un état - comme on dirait d'un état d'âme.* »

Mais il est indéniable qu'une libération s'est produite. J'aborde maintenant la feuille blanche avec moins d'angoisse qu'auparavant. Je n'y vois plus un sable mouvant mais un ciment sur lequel je pourrais peut-être construire quelque chose. Je peux consacrer plus de temps à l'exigence qu'aux doutes, aller plus loin dans l'audace, polir mon style infiniment jusqu'à la cohérence savoureuse.

Grâce au Rossel, une responsabilité nouvelle m'est échue, celle de ne pas éteindre les espoirs allumés sur mon nom, celle de mériter les nouveaux lecteurs.

HUBERT ANTOINE

Prix Rossel 2016 avec « *Danse de la vie brève* » (Verticales)

## les poches

correspondance

Lettres à la fiancée \*\*

VICTOR HUGO

Victor se plaint qu'Adèle lui écrive trop brièvement. Faut-il préciser que ce n'est pas son cas ? Il n'a que 17 ans, elle en a 16, il a décidé qu'elle serait sa femme. Et se répand en plaintes à la moindre contrariété. Il n'en manque pas, les familles n'étant pas très favorables au rapprochement des jeunes gens. Rien n'arrête la verve épistolaire de l'homme qui croit en l'éternité, pour leur couple à venir et peut-être même déjà pour son œuvre, bien qu'il doute (un peu) de son talent. P.My

Rivages poche, 328 p., 7,10 €

roman

Trois jours avec Norman Jail \*

ÉRIC FOTTORINO

S'il n'y avait pas, tout à la fin, une révélation majeure dont on pressentait malheureusement l'arrivée, ces pages bourrées de poncifs ne mériteraient qu'une attention distraite. La visite d'une femme au grand écrivain qui a renoncé non à la création mais à publier après son premier livre suscite de longues conversations sur la littérature. Mais l'accumulation des évidences fait souffrir pour un auteur qu'on a connu beaucoup mieux inspiré. P.My

Folio, 224 p., 6,60 €, ebook 6,49 €

roman

À quoi jouent les hommes \*\*\*

CHRISTOPHE DONNER

L'invention du PMU, au XIX<sup>e</sup> siècle, a bouleversé le monde du jeu pour tous. Et chacun d'envisager la possibilité d'une fortune tombée du ciel... Le romancier visite les dessous de cette grande affaire dans lequel les hommes et leur rouerie occupent les premiers rangs. Par rapport à cette époque, l'écrivain d'aujourd'hui ajoute une vision contemporaine grâce à un narrateur lui-même joueur, selon une méthode très personnelle. P.My

Le Livre de poche, 480 p., 7,90 €

## l'agenda

Douglas Kennedy présente

*La symphonie du hasard* tome 1 (Belfond) le lundi 20 à 18 h chez Filigrane à Bruxelles.

Boris Cyrulnik y est le mercredi 22 à 18 h avec *Psychothérapie de Dieu* (Odile Jacob).

Gérard Berréby, des éditions Allia, présente ses éditions de Scutenaire et de Nougé au Rendez-Vous de la Luzerne, à Schaerbeek, le samedi 25 à 17 h.

Guy Goffette est aux Midis de la poésie le mardi 21 dès 12 h 40 aux Musées royaux des Beaux-Arts à Bruxelles.

Ben Sohib, écrivain indonésien, est à Bozar, à Bruxelles, le lundi 20 à 20 h.

Jean-Marc Turine présente *La Théo des fleuves* (Esperluète) le samedi 18 à 14 h à la librairie CFC à Bruxelles.

Miguel Bonnefoy parle de son *Sucre noir* (Rivages) chez Graffiti, à Waterloo, le dimanche 19 à 10 h 30.

Sébastien Dulude, poète québécois, est chez Tulitu, à Bruxelles, le mardi 21 à 18 h. La foire du livre à 1 euro, c'est à Liège, dans l'église St-André, le dimanche 29 de 10 à 17 h.

Valentine de la Court est l'invitée de « Livrés à domicile » avec *Une maison bruxelloise* (Mols). Sur La Deux, lundi 20 à 22 h 45.

LIVRES  
à DOMICILE

# « Je n'ai jamais eu peur de la page blanche »



roman

Debout dans le tonnerre

\*\*

PIERRE PELOT

Héloïse d'Ormesson

556 p., 24 €

ebook 18,99 €

bien, le travail ! En ce moment, je suis engagé dans une grosse histoire folle. Je n'ai jamais eu peur de la page blanche, ce cliché. Mais j'ai quand même peur de me mettre au clavier : plus ça vient et plus je trouve que c'est difficile. Et plus je trouve que c'est difficile, meilleur c'est.

À quelle envie première répond ce roman ?

Raconter l'histoire de ce que pouvait être la vie de cette petite fille qui est la petite-fille de la Rouge Bête, qu'on est venu prendre dans un coin de la Lorraine, qu'on embarque en Louisiane et qui se retrouve là-bas. Que peut être la vie de cette gamine dans l'univers qui est le sien, avec un monsieur, Forestier, qui l'aide à vivre et une grand-mère telle que la sienne ? Un jour, j'ai entendu cette histoire-là qui flottait dans les cieux et je me suis dit qu'il valait la peine de la raconter. De la même manière que j'étais très amoureux de la Rouge Bête, sa grand-mère, j'ai beaucoup aimé cette petite fille. De plus en plus, j'aime bien certains personnages féminins. Celle-ci est une fauve qui se dépêtré de tout ce qui lui tombe dessus.

Au fond, vous êtes toujours un raconteur d'histoires ?

Oui, et ce que j'aime le mieux dans les histoires, ce sont les personnages, les gens. J'avais commencé à essayer de les raconter en faisant de la peinture, et puis j'ai trouvé mieux d'utiliser les mots. Depuis mon premier livre, je me sens écrivain. C'est bien beau de se dire ça, mais il faut continuer... J'ai eu la chance d'avoir toujours envie de raconter des histoires.

« Debout dans le tonnerre », c'est votre grand roman des origines des Etats-Unis ?

Si vous le dites, ça peut s'expliquer ainsi. Tout ce que je sais, c'est que j'aime beaucoup ce livre. Je suis très fier de l'avoir écrit, presque aussi fier que de C'est ainsi que les hommes vivent, parce que je crois que je n'ai pas trop loupé mon coup. Grâce aux personnages féminins, à l'histoire et à l'écriture. En outre, le roman auquel je travaille raconte l'histoire du textile ici, chez moi. Les premiers à avoir créé tout ça sont arrivés d'Amérique avec le cirque de Buffalo Bill et je ne serais pas étonné qu'ils soient des descendants d'Emmeline...

Propos recueillis par  
PIERRE MAURY

Les premières pages de votre nouveau roman demandent un certain effort, le temps de s'accoutumer à la langue.

C'est volontaire ?

C'est l'ordre des choses. Le roman se passe à une époque et dans un pays où on parle comme ça. Il y a de l'espagnol, de l'anglais, du français. Le vieux langage, c'est ce qui nous reste du moyen français. En plus, c'est du langage parlé, sauf en ce qui concerne le journal, écrit par une gamine de quatorze ans. Elle est une lettrée comme on pouvait l'être alors, beaucoup plus que maintenant, mais elle fait des fautes.

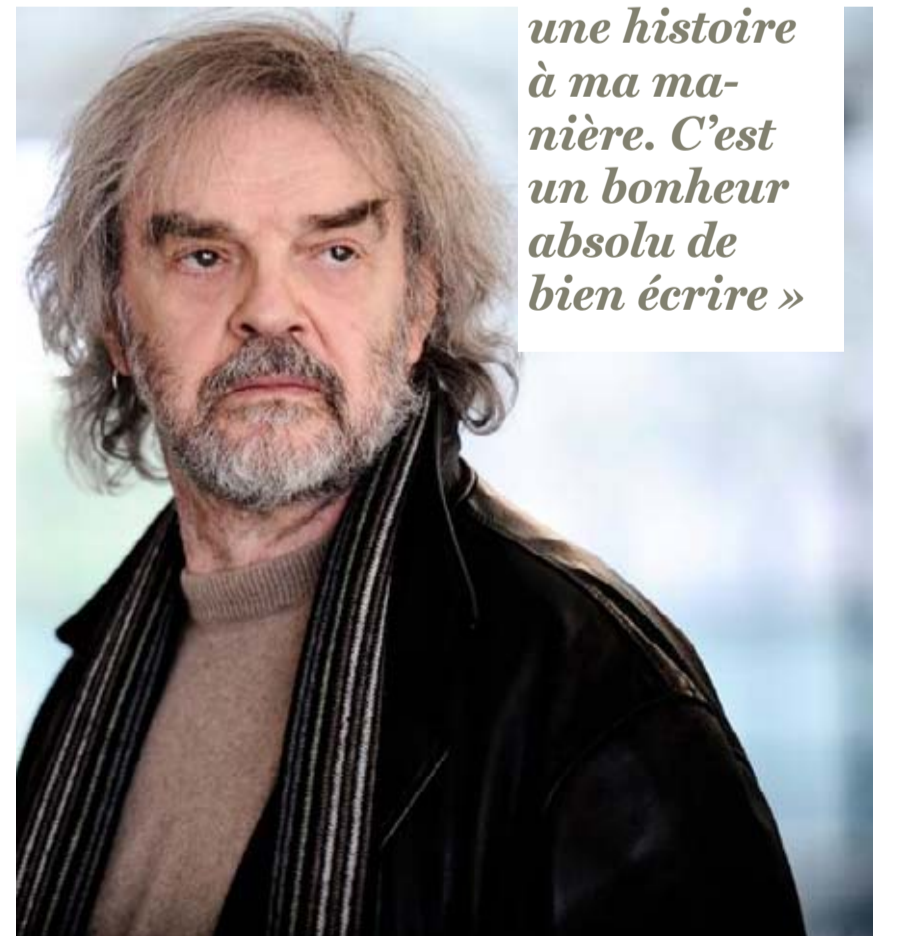
Avez-vous cherché des informations sur cette langue ?

J'ai lu des livres, notamment des récits d'explorateurs en Louisiane, avec des exemples de langage. C'est magnifique ! Et, quand on ajoute de l'espagnol, ça chante d'autant plus. Je me suis régalé. De plus en plus, j'aime l'écriture, travailler une histoire et la raconter à ma manière, que je ne veux pas semblable à d'autres. C'est un bonheur absolu, de bien écrire.

Bonheur exclusivement, ou labeur aussi ?

Les deux. Ça va ensemble. Mais c'est

« J'aime raconter une histoire à ma manière. C'est un bonheur absolu de bien écrire »



Pierre Pelot, des Vosges à l'Amérique. © DAVID IGNASZEWSKI.